

# LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9 ; à la librairie de MM. L. Hachette et C<sup>ie</sup>, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Que tenez-vous donc là si précieusement? (Page 314, col. 1.)

## SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : Deux amis (*suite et fin.*) — Une bonne action récompensée. — VARIÉTÉS : La rivière de Somme; Morale de l'enfance (*suite*); La Circassie; Le paysan et le petit maître; Choix des amis.

## CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

## DEUX AMIS.

## ACTE SECOND.

Le théâtre représente le cabinet du directeur. A gauche, une cheminée; de chaque côté, une porte, l'une amenant du dehors, l'autre conduisant dans l'intérieur. A droite, une bibliothèque de chaque côté de laquelle sont des fauteuils. Au fond, deux croisées et une console. Au-dessus de la console, le tableau d'honneur. Appendus à la muraille, des tableaux, peintures ou dessins. Le bureau du directeur au milieu, perpendiculaire à la console, ainsi que son fauteuil. Sur le haut du bureau, divers travaux des élèves; sur le bureau, des livres, des listes, des papiers, etc.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE DIRECTEUR, *seul.*

(Il lit les notes des élèves, et s'arrête de temps en temps pour réfléchir.)

Albert Dumon, 8<sup>e</sup>. — C'est triste! — Louis Béraut, 6<sup>e</sup>. — J'espérais mieux de lui... il semblait

devoir se distinguer. — Charles Foucant. — Pas même un accessit, s'il ne se relève pas... avec sa facilité! Quelle vie gaspillée! — Sébastien Vernon... premier jusqu'à présent. — Comme il a travaillé cette année, ce garçon-là! Et quelle facilité! Il ira loin. (Il s'interrompt pour prendre un papier qu'un domestique lui remet.) Qu'est-ce? (Il déplie le papier.) Une plainte de M. Ledoux. (Il lit bas.) Impossible de ne pas punir Vernon.... Il a tort, dix fois tort, ce malheureux enfant! Rien n'explique cet acte d'insubordination envers M. Ledoux; il remplit ses fonctions avec dignité, et il est généralement aimé des élèves qui l'ont surnommé *le Juste*.... et généralement la jeunesse est bon juge.... Mais, punir Vernon lorsque, très-probablement, il va être lauréat d'excellence, c'est désolant.... Toutes ses compositions sont remarquables: Bernard est son seul concurrent sérieux. Si je pouvais l'amener par la douceur à céder, à faire des excuses à M. Ledoux, tout pourrait encore s'arranger. (Regardant à sa montre.) Midi et demi. Il va venir, je reverrai ces listes plus tard. (Il met les listes dans un carton devant lui.) Rien ne m'attriste comme la nécessité de montrer de la rigueur. (On frappe à la porte donnant sur le vestibule.) Entrez!



## SCÈNE II.

LE DIRECTEUR, *assis devant son bureau*; LE PROFESSEUR DE MUSIQUE, *ayant à la main des compositions*; LE PROFESSEUR D'AJUSTAGE, *tenant un petit modèle de locomotive*; UN DOMESTIQUE, *apportant une caisse où sont les chefs-d'œuvre. Les deux professeurs viennent saluer le directeur.*

LE DIRECTEUR, *se levant et saluant avec déférence.* Veuillez, messieurs, passer dans le salon et préparer les corrections : je suis à vous dans quelques minutes. (*Voyant la locomotive dans les mains du professeur d'ajustage.*) Que tenez-vous donc là si précieusement?... (*Regardant attentivement.*) Mais, cela m'a l'air d'une petite merveille.

LE PROFESSEUR D'AJUSTAGE. S'il était permis de se prononcer au premier coup d'œil, je dirais que le travail de Sébastien Vernon le met en première ligne.

LE DIRECTEUR. Et vous, monsieur Simiré, êtes-vous content de Vernon?

LE PROFESSEUR DE MUSIQUE, *d'un ton emphatique.* Vernon l'eût emporté de beaucoup sur Libaud et les autres, sans un malheureux sol dièze qu'il m'a faussé, je ne sais pourquoi.... lui qui ne fausse jamais! Quant à Bernard, il m'a étonné : il s'est surpassé. Sa voix avait une ampleur, une énergie inaccoutumée; tout vibrail en lui lorsqu'il a chanté sa cantate. C'est un beau talent de sentiment qui s'est révélé tout à coup. Libaud est distancé, malgré l'avance qu'il avait sur Bernard. Mais, Vernon, Vernon fausser!... c'est quelque chose de pyramidalement incompréhensible! Oh! j'espère bien qu'il va se relever dans la composition écrite.... Je ne vous le cache pas, monsieur le Directeur, je souhaite vivement qu'il l'emporte sur ses concurrents. Je l'aime, cet enfant-là : c'est un caractère d'artiste! Une imagination! un cœur! un entraînement! Oui, s'il continue (*en redoublant d'emphase*), il brillera, je le prédis, parmi cette pleiade des nobles enfants d'Apollon, qui, depuis le divin Orphée....

LE DIRECTEUR, *l'interrompant en souriant.* Pardon, monsieur Simiré.... J'ai quelques mots à écrire. (*Il conduit les deux professeurs vers la porte qui donne dans le salon.*) Je vous rejoins. (*Il vient se remettre à son bureau; le domestique suit les professeurs, dépose dans le salon la caisse qu'il portait, et revient auprès du Directeur.*)

LE DOMESTIQUE. Monsieur le Directeur....

LE DIRECTEUR. Que voulez-vous, François?

LE DOMESTIQUE. M. Vernon est là, qui attend dans l'antichambre.

LE DIRECTEUR, *regardant à sa montre.* Allez le chercher.

(Le domestique salue et sort.)

## SCÈNE III.

LE DIRECTEUR, *toujours écrivant, puis SÉBASTIEN, introduit par le domestique.*

LE DIRECTEUR, *entendant frapper.* Entrez. (*Sébastien s'avance d'un air calme, quoique embarrassé.*) Vous savez, monsieur Vernon, pourquoi je vous ai fait appeler?

SÉBASTIEN, *à demi-voix.* Oui, monsieur.

LE DIRECTEUR. Votre maître d'études a été pour vous d'une bonté qui doit d'autant plus vous faire repentir de votre conduite. (*Sébastien reste silencieux.*) Cette bonté même mériterait mon blâme, si elle avait eu des témoins, car elle pourrait entraîner vos camarades dans la mauvaise voie où vous rentrez. (*Sébastien*

*pousse un soupir.*) M. Ledoux vous a laissé composer, c'est bien; mais vous ne pouvez retourner parmi les élèves de votre classe qu'après une entière soumission. (*Sébastien baisse silencieusement la tête.*) Eh bien? (*Même jeu.*) Monsieur Vernon, remettez-moi le papier, cause de ce triste conflit.

SÉBASTIEN, *avec respect et fermeté.* Monsieur le Directeur, c'est impossible.

LE DIRECTEUR. Quoi, Vernon! vous, le modèle de votre division pendant toute cette année, vous persistez dans votre insubordination? (*Silence de Sébastien.*) Al-lons, voyons, pas d'entêtement! (*Paternellement.*) Je le sais, mon enfant, à votre âge, il en coûte de céder.... On croit faire de l'héroïsme en luttant contre l'autorité.... mais vous avez du bon sens et du cœur : vous allez mettre de côté tout mauvais sentiment, et obéir à votre Directeur....

SÉBASTIEN, *évidemment embarrassé, balbutiant.* Monsieur.... je.... ne demanderais pas mieux.... croyez-moi.... Aucun mauvais sentiment.... mais je ne puis vous obéir!

LE DIRECTEUR. Quelle est cette folie? Que contient donc ce papier, pour refuser si obstinément de me le communiquer? (*Sébastien baisse les yeux.*) Mais, regardez-moi donc, monsieur! Savez-vous que vous faites le champ vaste aux suppositions? Des notes prises à l'avance pour vous assurer le prix....

SÉBASTIEN, *vivement, avec dignité, et regardant bien en face le Directeur.* Oh! monsieur....

LE DIRECTEUR, *avec intention.* Que sais-je, moi? Donnez ce papier, sinon, à mes yeux, vous êtes coupable.

SÉBASTIEN, *avec angoisse.* Monsieur le Directeur! de grâce, ne croyez pas.... Je vous assure.... Oh! mon Dieu!... Mais, en conscience, je ne puis pas vous donner ce papier.

LE DIRECTEUR. L'avez-vous donc anéanti? Toujours surveillé, cela n'est pas possible... Je vous accorde un instant de réflexion, après quoi, plus d'indulgence.

(Le directeur se remet à écrire; Sébastien se retire un peu derrière lui, prend vivement la lettre dans sa poche, en fait une boulette, et l'avale avec suffocation.)

LE DIRECTEUR, *se retournant vivement.* Que faites-vous?

SÉBASTIEN, *étouffant.* Rien, rien.... Je ne l'ai plus.... le papier!....

LE DIRECTEUR, *se levant.* Malheureux enfant, vous étouffez!

SÉBASTIEN, *souriant.* Non, non, monsieur, c'est passé. Je ne pouvais pas céder, je ne voulais pas mentir.... je me suis fait libre.

LE DIRECTEUR, *cachant son attendrissement sous un air froid.* Monsieur Vernon, de cette rébellion vous savez les conséquences?

SÉBASTIEN, *à demi-voix.* Oui, monsieur.

LE DIRECTEUR. Je suis en droit de vous rendre à vos parents....

SÉBASTIEN. (*Il tressaille et fond en larmes en joignant les mains.*) Oh! monsieur! pour mon père, ne me chassez pas!

LE DIRECTEUR. Pour votre digne père, je vous garde. (*Sébastien exprime sa joie.*) Mais, vous le savez, la punition prononcée par moi sera doublée par lui.

SÉBASTIEN. Je le sais, monsieur.

LE DIRECTEUR. Je vous prive de la moitié de vos vacances.



SÉBASTIEN, *joyeusement*. Je me résigne à tout, puisque vous ne me renvoyez pas !

LE DIRECTEUR, *allant à lui, d'un ton paternel*. Désoler ainsi votre père!... perdre en un instant le fruit d'une année exemplaire!... *(Lui tendant la main que Sébastien serre avec effusion.)* Vernon, je vous aime comme un fils; je veux vous donner le moyen de sortir de ce mauvais pas.... Vous êtes un honnête garçon, incapable de faire un mensonge : vous venez de m'en donner la preuve. Dites-moi ce que contenait ce papier; je vous croirai sur parole.

SÉBASTIEN, *très-ému, la voix pleine de larmes*. Oh ! merci, monsieur ! J'éprouve un grand chagrin à persister dans mon refus.... Pardonnez-moi !... Plus tard, peut-être.... après la distribution.... quand mon père sera là.... Maintenant je ne puis rien vous dire.

LE DIRECTEUR, *visiblement attristé*. C'est mal, Vernon; c'est mal, ce que vous faites-là ! *(Lui montrant la porte.)* Allez. *(A part.)* Ce mystère, je dois, avec du tact, arriver à l'éclaircir. *(A Sébastien, qui se dirige vers la porte.)* Restez, monsieur. *(Lui montrant un siège entre la fenêtre et la console.)* Asseyez-vous là. *(Il se remet à écrire. Sébastien s'assied tristement. — (A part.)* Après la distribution, quand son père sera là.... Qu'est-ce donc ? Je m'y perds.

*(On entend un bruit de voix dans la cour. Ces voix se rapprochent. On distingue celle de M. Ledoux et celle de Gabriel.)*

LE DIRECTEUR, *ouvrant une fenêtre*. Que signifie tout ce bruit ?

M. LEDOUX, *très-haut, en dehors*. Monsieur Bernard, vous ne pouvez monter en ce moment chez M. le Directeur.

GABRIEL, *très-animé, du dehors*. Je vous dis, moi, que je veux lui parler !

SÉBASTIEN, *joignant les mains*. Le malheureux ! il va aussi se faire punir !

M. LEDOUX, *toujours du dehors*. M. le Directeur est occupé aux compositions.

GABRIEL, *de même, toujours plus animé*. Raison de plus ! Il faut qu'il me reçoive !

LE DIRECTEUR, *parlant par la fenêtre*. Monsieur Ledoux, permettez, je vous prie, à M. Bernard d'entrer chez moi.

*(Gabriel fait irruption dans le cabinet; il ébranle la porte en entrant, et s'avance comme un fou vers le directeur.)*

## SCÈNE IV.

LE DIRECTEUR, SÉBASTIEN, GABRIEL.

LE DIRECTEUR. Au moins, entrez poliment, monsieur.

GABRIEL, *d'un ton bref*. Pardon, monsieur le Directeur, suis-je le premier ?

LE DIRECTEUR. Que voulez-vous dire ?

GABRIEL, *tout à fait égaré*. J'ai le prix d'excellence, n'est-ce pas ? *(Avec force.)* Il faut bien que je l'aie !

LE DIRECTEUR, *s'apercevant de son trouble et allant à lui*. Qu'avez-vous, mon ami ?

GABRIEL, *du même ton égaré*. J'ai.... j'ai.... qu'il faut absolument que je sois le premier !

LE DIRECTEUR. Si vos compositions sont les meilleures, vous le serez naturellement.

GABRIEL, *joignant les mains en suppliant*. Dites-le-moi, de grâce ! dites-le-moi, que j'aie le temps d'écrire avant le départ du courrier !

SÉBASTIEN. *(Il fait des signes à Gabriel pour le cal-*

*mer. Celui-ci ne les voit pas, mais le Directeur l'observe.)* Gabriel, calme-toi donc !

LE DIRECTEUR, *sévèrement, à Sébastien*. Vous vous oubliez, monsieur; vous n'êtes que toléré ici. *(Sébastien baisse la tête et se tait. Le Directeur prend la main de Gabriel.)* Votre main est brûlante, mon enfant, vous avez la fièvre....

GABRIEL, *toujours avec égarement*. Non ! non ! les compositions, les chefs-d'œuvre.... vous les avez.... nous sommes jugés !

LE DIRECTEUR. Pas encore, mon ami *(geste désolé de Gabriel)*, pas encore ; mais, quand cela serait, vous savez bien que le résultat doit rester secret jusqu'à la distribution des prix.

GABRIEL, *avec explosion*. Et ma mère ! ma pauvre mère !... Elle mourra d'angoisses en attendant !

LE DIRECTEUR, *toujours observant Sébastien*. Je comprends, mon ami, tout l'intérêt que madame votre mère porte à vos succès, mais....

GABRIEL, *l'interrompant*. Mais, monsieur, si je n'ai pas le prix d'excellence je ne puis pas concourir pour une demi-bourse !

LE DIRECTEUR. Eh bien ! mon enfant, vous êtes assez jeune pour attendre l'année prochaine.

GABRIEL. L'année prochaine ! *(Avec désespoir.)* Mais elle ne pourra pas payer ma pension entière.... Voyez.... *(Il cherche vivement dans sa poche gauche, puis dans la droite.)* Ah ! mon Dieu !

LE DIRECTEUR. Que cherchez-vous, mon enfant ?

GABRIEL, *avec amertume*. La lettre de ma mère, puisqu'il faut vous instruire de tout pour vous décider à me dire.... *(Il cherche et recherche dans toutes ses poches.)* Je ne la trouve plus ! *(Il tire son mouchoir, le secoue, ouvre sa blouse, cherche dans les poches de son gilet.)* Rien !... *(Revenant à la poche où est son mouchoir.)* Pourtant, je l'ai mise là, j'en suis sûr.... *(Avec anxiété.)* Ah ! je l'ai perdue !... Si mes camarades la trouvent, ils vont tout savoir.... *(Avec un orgueil désolé.)* Non ! je ne veux pas qu'ils sachent ma misère.... Je ne veux pas de leur pitié ! *(Il se dispose à sortir.)* Je cours....

LE DIRECTEUR, *l'arrêtant*. Un instant, mon ami; vous devez vous souvenir du contenu de cette lettre : dites-le-moi en peu de mots. *(Avec intention.)* Mais M. Vernon est peut-être de trop.

GABRIEL, *se retournant étonné*. Sébastien est là ! oh ! monsieur, ça ne fait rien. C'est mon ami, nous n'avons pas de secret l'un pour l'autre.

*(D'un geste, le directeur dit à Sébastien de rester. Celui-ci se rassied, et continue de suivre toute la scène avec un vif intérêt qu'il exprime par un jeu muet.)*

LE DIRECTEUR. Eh bien ! dites, mon enfant; je vous écoute.

GABRIEL, *avec effusion de larmes*. Oh ! monsieur, elle est bien malheureuse?... elle est ruinée, ma pauvre mère !... ruinée.... comprenez-vous, maintenant ? Le prix d'excellence m'assurait une demi-bourse; en travaillant toutes mes vacances, vous m'eussiez bien gardé, n'est-ce pas ? Je pouvais espérer au concours une bourse entière, et je ne coûtai plus rien alors à ma mère !

LE DIRECTEUR, *lui prenant les mains avec bonté*. Prenez courage, cher enfant, nous aviserons....

GABRIEL. Et ma mère !... d'ici-là....

SÉBASTIEN, *étourdiment*. Eh ! va lui écrire que M. le Directeur se charge de ton affaire !



LE DIRECTEUR, *sévèrement*. Silence! monsieur. (*Sébastien reste tout interdit, et Gabriel s'étonne de ce ton dur.*) — (*A Gabriel.*) Quand avez-vous reçu cette lettre?

GABRIEL. Ce matin, dans la cour.

LE DIRECTEUR, *regardant Sébastien*. L'avez-vous communiquée à votre ami?

GABRIEL. Non, monsieur; il se rendait aux ateliers quand M. Ledoux me l'a remise.

LE DIRECTEUR. Quand croyez-vous l'avoir perdue?

GABRIEL, *cherchant toujours dans toutes ses poches*. Je ne sais, monsieur; je n'y comprends rien.... J'ai dû pourtant.... C'est sûr, je ne l'ai pas!... Laissez-moi, monsieur, l'aller chercher.

LE DIRECTEUR, *continuant de regarder Sébastien, qui ne sait quelle contenance prendre*. Attendez, Bernard, je comprends toute votre impatience. Les circonstances exceptionnelles où vous vous trouvez la motivent. Calmez-vous, mettez-vous là (*il lui désigne son bureau*);

voici du papier; écrivez à madame votre mère, dites-lui d'espérer. Vous avez toujours eu d'excellentes places, cela vous pose bien, ce sont des titres. Je reviens.

(*Il entre dans le salon où sont les professeurs.*)

## SCÈNE V.

GABRIEL, *assis au bureau du directeur*; SÉBASTIEN, *toujours près de la console, se lève, examinant, pour se donner une contenance, le tableau d'honneur et les gravures, puis il revient s'asseoir près de la cheminée et joue avec le cordon de la sonnette.*

GABRIEL. (*Il pleure; il essaye d'écrire et ne le peut.*) Oh! que c'est pénible, l'attente!

SÉBASTIEN. (*Il se rapproche sur la pointe du pied il se penche vers Gabriel, et tressaille au moindre bruit qui vient du salon. Il a l'œil fixé sur la porte en parlant à demi-voix.*) Gabriel, essuie donc tes yeux, et écris vite!



Pardon, monsieur le Directeur, suis-je le premier? (Page 315, col. 1.)

GABRIEL, *aussi à demi-voix*. Écrire quoi? Donner à ma pauvre mère un espoir vague, incertain.... Je n'ose pas.

SÉBASTIEN, *vivement, comme malgré lui, mais toujours à demi-voix*. Libaud vient de me dire qu'il a fait deux brioches dans sa composition de musique. Son chef-d'œuvre ne vaut pas le tien, ça te donne une fameuse chance.

GABRIEL, *de même*. Peut-être bien; mais toi, qui es toujours le premier en théorie musicale....

SÉBASTIEN, *avec une gaieté feinte et gauche*. Dam! je crois m'être surpassé aujourd'hui. J'étais d'un entraînement!... Et toi, quelle mine tu avais! quelle application! Je n'y comprenais rien: jamais je ne t'avais vu si fanatique de succès.

GABRIEL, *toujours à demi-voix*. J'avais.... j'avais la mine et l'application d'un désespéré. (*Il retombe dans son désespoir.*)

SÉBASTIEN, *cherchant à le distraire*. Bah! bah! tu auras ta demi-bourse!

GABRIEL, *se levant*. Tu crois? (*Il se jette au cou de Sébastien.*) Oh! merci de cette bonne parole!

(*Sébastien se détourne vivement pour essuyer une larme, puis il serre avec force la main de Gabriel, qui reste la tête appuyée sur son épaule.*)

SÉBASTIEN. Il est impossible que tu ne l'aies pas, quoi qu'il arrive: M. le Directeur vient presque d'en prendre l'engagement.

GABRIEL, *avec un vif sentiment d'orgueil blessé*. C'est le prix, et non une bourse de faveur, que je veux! Passer par protection sur le corps d'un camarade, allons donc! ce serait indigne!

SÉBASTIEN, *le secouant amicalement*. Le voilà qui prend la mouche!

GABRIEL. Non, point de passedroit, point de faveur. Le droit! le droit, partout et toujours! Tiens, cette pensée-là est si forte chez moi que je serais humilié d'accepter un sacrifice, même de toi.

SÉBASTIEN, *riant avec embarras*. Sois tranquille; je ne m'y frotterais pas, je te connais trop bien. Ah! nous



aurions de belles scènes.... Et puis, comme tu le dis :  
« A chacun son droit. »

(La porte du salon s'ouvre. Silence; embarras des deux enfants.  
Le directeur entre tout joyeux; il tient à la main le chef-  
d'œuvre de Sébastien. Gabriel et Sébastien, qui se sont préci-  
pitamment séparés, l'interrogent du regard.)

## SCENE I.

LE DIRECTEUR, GABRIEL, SÉBASTIEN.

LE DIRECTEUR, à Gabriel, en regardant Sébastien  
Bonne nouvelle, mon cher Bernard!

(Sébastien ne peut réprimer un mouvement de joie, et redevient  
embarrassé sous le regard persistant du directeur.)



Allons, essue tes yeux, et écris vite! (Page 316, col. 2.)

GABRIEL, anxieux. Ai-je le prix, monsieur?...

LE DIRECTEUR. Ah! c'est trop me demander, mon  
ami. Vous êtes le premier aujourd'hui.

GABRIEL, égaré, avec un cri douloureux. Je ne l'ai  
pas!

(Il s'affaisse, presque évanoui, dans le fauteuil du directeur.)



Heureux amis! parfaits émules! (Page 318, col. 2.)

Sébastien s'élance vers lui, le soutient, et interroge avec  
anxiété le directeur.)

SÉBASTIEN. De grâce, monsieur, dites-le-lui! a-t-il  
le prix?

LE DIRECTEUR, ému. Oui, oui, mon enfant?

SÉBASTIEN, secouant Gabriel. Gabriel! tu as le prix  
d'excellence!

GABRIEL, revenant à lui, regarde alternativement le  
Directeur et Sébastien, qui lui font des signes affirma-  
tifs et s'écrie avec ravissement : O ma mère! Il retombe



sur le fauteuil, et fond en larmes. Le Directeur prend la locomotive qu'il a posée sur le bureau, attire Sébastien sur le devant de la scène, et lui montre une des roues endommagée.

LE DIRECTEUR, appuyant sur les mots. Vous avez volontairement manqué le limage de cette roue....

SÉBASTIEN, l'interrompant. Monsieur, je....

LE DIRECTEUR, lui imposant silence, et sur le même ton. Vous avez, de même, volontairement manqué votre composition de musique théorique : c'est l'opinion de M. Simiré, juge compétent, vous en conviendrez. — De plus, vous avez chanté faux à la composition de musique vocale, et c'est encore l'avis de M. Simiré, qu'avec une voix comme la vôtre, on ne peut faire une fausse note qu'en y mettant du bon vouloir. Est-ce vrai ?

SÉBASTIEN, dans le plus grand embarras. Monsieur, je vous assure, j'ai... je...

LE DIRECTEUR, lui indiquant du geste Gabriel, l'interrompt, et, d'une voix empreinte d'une émotion contenue, appuie sur chaque mot. Le papier que vous avez anéanti était....

SÉBASTIEN, vivement. Plus bas, monsieur, je vous en supplie ! il entendrait....

LE DIRECTEUR, continuant. Ce papier, c'était la lettre de la mère de Gabriel....

GABRIEL, qui n'avait compris jusque-là qu'à demi, se lève avec explosion. Tu as trouvé ma lettre ! et tu as manqué exprès tes compositions pour que je sois le premier !...

SÉBASTIEN, balbutiant. Gabriel, je te dis.... je t'assure....

LE DIRECTEUR. Allons, Vernon ! pourquoi essayer de nier ? Vous ne savez pas mentir.

GABRIEL, serrant Sébastien dans ses bras. O mon ami ! comme ma mère t'aimera ! (Saisi d'une pensée subite.) Je serais un lâche, si j'acceptais ! (Au Directeur.) Monsieur, vous ne devez pas participer à une injustice !

LE DIRECTEUR. Mon ami, vos professeurs n'apprécient que les résultats.

GABRIEL. Oh ! monsieur, ils sont encore là.... permettez-moi, je vais....

SÉBASTIEN, le retenant. Non pas, non pas ! il nous faut le secret (à demi-voix), à moins pourtant que tu ne préfères accepter une demi-bourse de faveur....

GABRIEL, lui prenant les mains avec effusion. Non, j'aime mieux te la devoir.... Mais tes vacances !... mais ton voyage, malheureux !

SÉBASTIEN, avec entrain. L'avenir est devant nous ! Est-ce qu'il n'y aura pas une autre Exposition l'an prochain ?

LE DIRECTEUR, tendant la main à Sébastien. Vous êtes un digne enfant ! Mais, vous pouviez craindre la concurrence de Libaud....

SÉBASTIEN, qui a l'air franchement modeste. C'est vrai, Libaud me taquinait un peu l'esprit. J'ai risqué le tout pour le tout.

LE DIRECTEUR. Il s'en est fallu de bien peu que votre sacrifice ne fût inutile....

SÉBASTIEN. J'y avais songé.

LE DIRECTEUR. Et vous n'avez pas hésité ?

SÉBASTIEN. Ma foi, non ! « Fais ce que dois.... le bien adviendra ! »

LE DIRECTEUR, émerveillé. La variante est heu-

reuse ! ce proverbe vaut autant que l'autre.... Eh bien ! mon ami, la Providence a doublement béni votre bonne intention : vous avez le prix *ex æquo* avec votre ami.

SÉBASTIEN, sautant de joie. *Ex æquo ! ex æquo ! (Il frappe dans ses mains.)*

GABRIEL, dans une joie indicible. O mon Dieu, soyez béni ! Mon Sébastien, mon frère !

SÉBASTIEN, embrassant Gabriel. Ton succès ne sera pas une cause de peine pour mon digne père ! Quel bonheur !

LE DIRECTEUR. Bien au contraire, mon ami, quand il saura....

SÉBASTIEN, simplement. Ce n'est pas la peine, monsieur ; puisque j'ai le prix, c'est inutile.

GABRIEL, avec une explosion de sentiment. Et tu crois que je ne le lui dirai pas, moi !

SÉBASTIEN, ne pouvant se contenir. *Ex æquo !... Je t'emmène avec moi à l'Exposition !*

GABRIEL. Merci, ami ; je travaillerai pour ma mère !

SÉBASTIEN. Bah ! huit jours seulement !

LE DIRECTEUR, souriant. Je n'ai pas levé votre privation de vacances.

SÉBASTIEN, le regardant, moitié riant, moitié sérieux. C'est vrai, monsieur.

LE DIRECTEUR, lui frappant amicalement sur la joue. Vous voudrez bien porter à M. le chef de division du ministère la lettre que je vais lui adresser ; vous plaidez vous-même la cause de votre ami, et à nous deux, j'espère, nous lui obtiendrons une bourse entière.

GABRIEL, tout joyeux. Vous croyez, monsieur ?

SÉBASTIEN, riant. Tu n'as donc plus peur de la faveur ?

GABRIEL. C'est à toi que je la devrai.... D'ailleurs, tu viens de me corriger de mon orgueil outré. Je sens aujourd'hui combien il est doux d'être l'obligé de ceux qu'on aime.

LE DIRECTEUR, prenant une main de chacun des deux enfants, et les réunissant dans les siennes. Vous êtes tous deux de nobles cœurs ! Oui, Bernard, oui, nous aurons une bourse entière, et ce ne sera pas une faveur. L'élève qui sait inspirer un pareil dévouement à un rival, mérite certainement l'intérêt des gens de bien et la sollicitude de ses supérieurs. (À Sébastien.) Rendez-vous aux arrêts. (Souriant.) Il faut que force reste à la loi : il y a eu révolte. (Montrant la locomotive qu'il avait remise sur le bureau.) Vous y dessinerez, pour l'École, cette petite merveille, avec la roue endommagée. Vous devez la garder toujours, mais elle doit aussi perpétuer dans l'École le souvenir de cette journée. (À Gabriel.) Vous, Bernard, accompagnez votre ami ; c'est près de lui que vous devez écrire à madame votre mère.

GABRIEL. Oh ! oui, j'y cours ! (Il prend dans ses mains la locomotive, et marque du doigt un de ses côtés.) et graver ici la date du plus beau jour de ma vie !

LE DIRECTEUR, les serrant sur son cœur. Allez ! heureux amis ! parfaits émules !... (Les deux enfants s'éloignent en se tenant par la main.)

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER ACTE.

Mme GAEL.



## UNE BONNE ACTION RÉCOMPENSÉE

« Dinn ! dinn ! dinn ! à raccommoder les horloges ! dinn ! dinn ! dinn ! à raccommoder les tournebroches ! » s'écriait, en faisant sonner un timbre qu'il portait sous le bras, un pauvre vieillard de près de quatre-vingts ans, que, de temps immémorial, on voyait parcourir les villages du nord et de l'ouest de la France, pour exercer son industrie.

Ce vieillard, dont le costume délabré annonçait la misère, se nommait Étienne, et était originaire de la Franche-Comté ; le pauvre homme avait eu jadis une clientèle fort nombreuse, et un commerce très-florissant : mais, depuis une vingtaine d'années, il voyait avec chagrin la pendule faire invasion de toutes parts, et remplacer l'horloge antique qui formait sa spécialité, de sorte qu'au lieu de travailler comme autrefois deux ou trois jours dans chaque village, il était souvent deux ou trois jours sans trouver d'ouvrage.

Pierre, aubergiste, sur la route de Reims à Rhetel, était un des rares clients restés fidèles à l'horloger ambulant ; car on voit encore dans la grande salle de son auberge une vieille horloge qui, depuis plus de deux siècles, fait entendre, dans une boîte de sapin adossée au mur, son tictac gravement cadencé ; et l'aubergiste était un client d'autant plus précieux qu'il hébergeait gratis au passage le pauvre voyageur, qu'il eût ou non de la besogne à lui donner.

Un soir du mois de juin dernier, le vieil horloger arriva à l'auberge de maître Pierre, tellement fatigué que, le lendemain, il lui fut impossible de se remettre en route ; le surlendemain, au lieu d'être plus dispos, il fut obligé de rester au lit, et puis enfin il tomba malade.

L'aubergiste, quoiqu'il ne fût pas riche, fit donner au vieillard tous les soins possibles ; mais la maladie fit en peu de jours de si rapides progrès, qu'il fut bientôt évident qu'il allait mourir. Un matin que le brave Pierre montait comme de coutume pour demander comment son hôte avait passé la nuit, celui-ci lui remit un papier cacheté qu'il tira de son portefeuille, et lui dit :

« Je sais que je vais mourir. Je n'ai pour tout parent qu'un neveu dont je vous remets l'adresse. Dès que je serai mort, faites-le-lui savoir, et envoyez-lui en même temps la note de ce que vous aura coûté ma maladie. S'il vous paye cette note, faites-lui parvenir ce papier, ainsi que ma canne et mes outils, qui sont l'unique héritage que je laisse. Si, au contraire, il refuse de vous payer, ouvrez ce papier et gardez le tout pour vous. »

Quelques jours après, l'horloger ambulant rendait le dernier soupir.

Après la mort de son hôte, l'aubergiste qui comptait fort peu sur le remboursement de l'argent dépensé pour la maladie du vieillard, hésitait à écrire comme il le lui avait recommandé ; cependant sa femme s'obstina tellement pour qu'il tentât une démarche qui pouvait les faire payer que, à la fin, il se décida ; mais, poste pour poste, le neveu auquel on avait envoyé la facture répondit qu'il renonçait de grand cœur à un héritage qui ne se composait que de quelques guenilles, et d'une note à payer.

Au reçu de cette lettre, Pierre alla trouver sa femme et lui annonça d'un air ironique que définitivement ils

se trouvaient propriétaires de la défroque du vieillard. La dame qui, par extraordinaire, est une femme très-curieuse, voulut au moins voir ce que renfermait le papier remis par le mourant, et il se trouva que c'était une sorte de testament ainsi conçu :

« Je lègue au porteur de ce papier, ma canne et tout ce qu'il y a dedans. » Tout ce qu'il y a dedans ! La canne était donc creuse ? Il y avait donc quelque chose à l'intérieur ? Extrêmement intrigué par ces derniers mots, Pierre et sa femme s'emparent de la canne, espèce de gros bambou resté dans un coin ; ils en font tourner la pomme, qui se dévisse à merveille, et ils trouvent dans le bâton, quatre pièces de vingt francs et sept mille trois cents francs en billets de banque.

X....

## VARIÉTÉS.

## LA RIVIÈRE DE SOMME.

La Somme a deux cent vingt kilomètres de cours. Elle prend sa source non loin de Saint-Quentin, et n'est, jusqu'à Amiens, qu'un très-fort ruisseau coulant dans des terrains plats et marécageux, et barré par de nombreux moulins. A Amiens, elle se partage en dix ou douze bras, qui, se réunissant au-dessous de cette ville, forment une rivière de trente mètres de large, lente, peu profonde, difficilement navigable. Elle forme un port à Abbeville ; au-dessous, elle s'étale de plus en plus sur un terrain sans pente, devient large de six kilomètres, et, en entrant dans la mer, forme la *baie de Somme*. A marée haute, cette baie est un vaste bassin qui semble pouvoir recevoir des flottes ; mais, à marée basse, ce n'est qu'une suite de flaques d'eau, de grèves sablonneuses, de boues liquides. Rien de plus triste que l'embouchure de ce petit fleuve. On a construit latéralement à la Somme un canal pour la facilité de la navigation ; ce canal communique avec celui de Saint-Quentin, qui fait communiquer la Somme à l'Oise et à l'Escaut.

## MORALE DE L'ENFANCE.

(SUITE.)

Enfants, la calomnie est un vice effroyable ;  
C'est dire du prochain du mal qui n'est pas vrai.  
Votre cœur est trop bon pour en être capable ;  
Vous n'en voudrez jamais faire même l'essai.

Quelles suites, hélas ! ce vice affreux entraîne !  
Aux plus honnêtes gens il peut ravir l'honneur.  
Ce sont eux que poursuit le calomniateur ;  
Car c'est à la vertu que s'attache sa haine.

Mais, par ses vains efforts les vertus outragées  
Du calomniateur tôt ou tard sont vengées.  
Son premier châtiment est leur nouvel éclat,  
Et le mépris public frappe ce scélérat.

Personne, mes enfants, n'aime qu'on le plaise.  
C'est un talent cruel que celui de railler.  
Un bon cœur, à ce prix, doit rougir de briller,  
Et ne pas se permettre une idée offensante.

Tel qui croit n'avoir fait qu'un simple badinage,  
Dans le cœur de quelqu'un a porté la douleur.  
Pour peu que l'on plaise, on est près de l'outrage ;  
C'est montrer son esprit aux dépens de son cœur.

MOREL DE VINDÉ.



## LA CIRCASSIE.

Le Caucase est une immense chaîne de hautes montagnes qui s'étend de la mer Noire à la mer Caspienne et à laquelle se rattachent diverses chaînes secondaires.

Les nombreuses peuplades qui habitent ces montagnes, et qui sont aujourd'hui connues sous les noms de Tcherkesses, Nogais, Abazes, Ossètes, etc., furent presque toujours indépendantes. Naguère la domination des Turcs sur les montagnards du Caucase était purement nominale; aujourd'hui les Russes, pour les soumettre, ont été forcés d'établir des lignes de forteresses sur toutes les cimes du Caucase, et néanmoins ils n'ont pu venir à bout de les réduire entièrement; les révoltes sont continuelles.

Les Tcherkesses ou Circassiens sont encore peu civilisés. Ils sont à la fois guerriers, pasteurs, voleurs, et vivent sous la loi de plusieurs chefs indépendants les uns des autres.

On ne sait à quelle époque les Circassiens ont adopté le mahométisme, que tous professent aujourd'hui; ils étaient encore chrétiens à la fin du quinzième siècle.

Ils vendaient beaucoup d'esclaves aux Turcs, mais l'Europe s'opposa à cet odieux trafic, qui a cessé presque entièrement. Les Circassiens passent, avec les Géorgiens, pour être les plus beaux hommes de la terre. La beauté des femmes circassiennes n'est pas moins remarquable.

FRÉDÉRIC BERNARD.

## LE PAYSAN ET LE PETIT MAÎTRE.

Un paysan, chargé de fagots, criait par les rues : « Gare! gare! » afin qu'on se détournât. Un petit maître, vêtu de soie, ayant négligé l'avertissement, eut son habit déchiré. Là-dessus, grand bruit; le petit maître veut être payé de son habit et fait sa plainte au com-

missaire qui était survenu. Le paysan fut interrogé, mais il ouvre la bouche sans dire mot.

« Êtes-vous muet, mon ami? lui dit le commissaire.

— Non, non, monsieur, interrompit le plaignant, c'est belle malice; parce qu'il ne peut se défendre, il fait le muet; mais, quand je l'ai trouvé en mon chemin, il criait comme un possédé : « Gare! gare! »

— Eh bien! dit le commissaire, que ne vous rangiez-vous? »

Il est donc des cas où, en ne disant rien, on plaide mieux sa cause qu'en parlant.

A.

## CHOIX DES AMIS.

Heureux, mille fois heureux, celui qui choisit bien ses amis dans la jeunesse! Quand on est plusieurs jeunes gens ensemble animés de louables désirs, n'échangeant que de nobles sentiments et de bonnes pensées, combien l'existence a de charmes! comme on gravit gaïement les âpres sentiers du devoir! comme le chemin paraît doux! comme on se sent plus fort pour le bien, dans la sympathie de cette généreuse union!

Oui, l'amitié n'est pas seulement la consolation et le charme de la vie, elle est un appui, elle est un levier; par elle, un homme en vaut deux pour bien faire.

Mais souvenez-vous que celui qui vous excite à perdre votre temps et à contracter de mauvaises habitudes peut bien être votre camarade, mais qu'il n'est pas votre ami. Car s'il était votre ami, et qu'il ne pût pas dominer lui-même ses mauvais penchants, il tâcherait du moins de vous en préserver; et au lieu de vous dire : « Fais comme moi, » il vous dirait : « Vois quel est mon malheur, et toi, garde-toi bien de m'imiter! » Telle est la loi sainte et sacrée de l'amitié, de cet hymen des âmes, qui n'existe que par la vertu et pour la vertu.

B.



Circassien.